

Mystères et Théâtres parisiens



Marie Armano



Texte Marie Armano
Copyright texte © Marie Armano
Illustration de couverture Marie Armano
Copyright illustration © Marie Armano

Publié par Bearhugpress 10 février 2026

Tous droits réservés

ISBN édition papier : 978-2-487126-08-4

ISBN E-book : 978-2-487126-09-1



Chapitre 1

Je regardais par la fenêtre le paysage défilier. Des vallons, avec au fond un clocher en ardoise, des toits de maisons. Tout défilait à une allure folle, mais pas aussi vite que mes pensées. C'était de la folie, complètement dingue. Mais bon, j'étais dans le train maintenant, je ne pouvais plus retourner en arrière.

J'avais fait ma valise, pris mon billet pour Paris et voilà. Moi qui avais toujours tout fait pour faire plaisir à mes parents, à mes proches et à mes amis, je me trouvais dans le train, parce que, pour la première, j'avais pensé à moi. Bon. Penser était un peu exagéré. Je n'avais pensé à rien, sauf à partir. Et je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire une fois arrivée à Paris.

« Excusez-moi », dit la fille assise face à moi.

Je me tournai vers la voix.

Une jeune dame, habillée avec un T-shirt blanc, les cheveux blonds bien lissés avec une raie au milieu, me souriait.

« C'est très joli, ce sac en crochet. Vous l'avez acheté où ? »

Je regardai mon petit sac que je m'étais confectionné.

« Oh, ça. C'est moi qui l'ai fait.

— Oh, il est magnifique. Vous êtes à votre compte ? »

Je hochai la tête « Oh, non. Mais j'aimerais bien. D'ailleurs, c'est pour ça que je monte à Paris. J'ai décidé de vivre ma vie et pas celle qu'on a choisie pour moi. Si ça veut dire quelque chose. »

Mais qu'est-ce qui me prenait de parler de ma vie à cette inconnue ? En même temps, j'avais décidé de vivre tout à fond. Et peut-être que cela voulait aussi dire, ne pas avoir peur des inconnus.

La fille me sourit. « Non. Je comprends très bien. C'est plus difficile à faire qu'à dire, n'est-ce pas ? »

La fille me regarda longuement. Elle s'étira en regardant un peu en arrière. Puis, elle me sourit. « Je pense que j'ai un travail pour vous. Si vous savez crocheter, vous savez coudre, non ?

— Euh, oui.

— Super. Vous me semblez parfaite. »

J'écarquillai les yeux. Et d'un coup, je me méfiai. C'était trop beau.

« Non. C'est gentil, mais je vais me débrouiller », dis-je en faisant mine de chercher quelque chose dans mon sac à main posé sur mes genoux.

« Oh. Excusez-moi, je ne me suis pas présentée. Je m'appelle Aurore de la Boissière. »

J'ouvris la bouche sans qu'un son en sortît.

« Oui, comme la célèbre actrice. En fait, elle est ma mère. Elle joue dans une pièce à l'Opéra-Comique et a renvoyé son habilleuse. Elle cherche quelqu'un, mais dit que les filles de Paris pensent juste à flirter avec les machinistes et elle n'en veut plus. Vous, elle va vous adorer, j'en suis sûre. »

J'essayai de calmer mon cœur. Aurore me proposait un travail avec une actrice célèbre ? À Paris ?!

« Très bien, j'accepte. » Les mots étaient sortis plus vite que ma pensée. « Mais ça ne va pas être difficile ? Je n'ai pas de diplôme. » Mon insécurité n'avait pas attendu bien longtemps avant de refaire surface.

« Oh ! C'est ça qui est bien dans le théâtre. On n'a pas besoin de diplôme. C'est plus, qui on connaît qui est important. Et maintenant, vous connaissez la fille de la star. Ça va aider, je vous le dis. »

— C'est très gentil, mais pourquoi vous faites ça ? »

Aurore baissa les yeux. « Ma mère n'est pas la seule à ne pas aimer les filles de Paris. Avec vous, je pense que j'aurai une amie au théâtre, ça me fera du bien. »

J'observai Aurore. Elle tordait son mouchoir avec ses doigts. Pourquoi semblait-elle si triste alors ?

Aurore releva la tête. « Mais je ne me plains pas. Le monde du théâtre est très vivant, on ne s'ennuie jamais. Vous verrez.

— À mon tour de me présenter. Je m'appelle Mathilde, Mathilde Martin.

— Enchantée, Mathilde Martin.

— Et qu'est-ce que vous faites au théâtre ?

— Oh, je suis la doublure. Maman a le rôle principal, évidemment.

— Ça doit être trop bien de travailler dans un théâtre, non ?

— Je ne me suis jamais vraiment posé la question. Maman aime tellement ça que j'ai suivi sans vraiment me poser de questions. »

Je songeai que là, ça serait moi dans les coulisses. Je n'y croyais encore pas trop.

« Je n'y connais rien, vous savez, vous êtes sûre que cela va plaire à votre mère, et surtout au directeur du théâtre ?

— Oh ! Ne vous en faites pas pour le directeur, si vous plaisez à ma mère, vous plairez au directeur. »

Le train arriva à Gare de Lyon.

« Bon, voici l'adresse du théâtre, vous viendrez, promis ?

— Oui, oui », répondis-je en prenant le papier.

Je me retrouvai sur le quai avec toute une foule qui savait où aller. Je ne marchais pas assez vite, et me faisais bousculer. Je sortis sur la place de l'Horloge. Des taxis attendaient leurs clients. Il y avait des valises et des gens partout. J'entendais parler à peu près toutes les langues de la terre. J'étais vraiment à Paris. C'était à la fois excitant et stressant.

« Combien pour aller à la rue du Faubourg Saint-Denis ? » demandai-je à un taxi. Quand le taxi m'indiqua le prix, je reculai. Paris était vraiment cher. Je cherchai un bus, mais les trajets étaient incompréhensibles. Et je n'avais pas envie de me trimballer ma valise dans le métro avec tous ces escaliers. Tant pis. Je sortis mon portable et rentrai l'adresse d'un hôtel très bien d'après un représentant de commerce qui venait régulièrement à la boucherie de mes parents.

Bon. J'étais là et c'était vers là-bas que je devais aller. Il y avait une trotte, mais j'étais bonne marcheuse. J'attrapai ma valise d'une main décidée, et me mis en route. Je verrai pour prendre le métro demain.

Au bout de quinze minutes de marche, je commençais à regretter mon choix. Ici, il fallait faire attention aux voitures, aux vélos, aux trottinettes, et je ne parle même pas des crottes de chien. La carte postale du Paris romantique en prenait un coup. Il y avait du bruit. Des gens qui parlaient fort dans leurs portables, des musiciens de rue.

J'arrivai sur le boulevard Bonne Nouvelle, avec toutes ses enseignes de

théâtre qui brillait le long du Boulevard. En regardant les affiches sur les murs, les groupes d'amis à une terrasse de café, la fatigue et la frustration de la route s'évanouirent comme par magie. J'étais éblouie. C'était tellement vivant, Paris. Une sorte d'énergie m'envahit. Ici, ma vie commençait, ici, je pourrais être qui je voudrais, et pas juste la fille de M. Martin, boucher à Rumilly.

Au bout d'une heure de marche continue, j'arrivai enfin à l'hôtel.

« C'est la 12, et on paie en avance. Cent euros. »

J'écarquillai les yeux. Ça faisait super cher. Puis je soupirai. Je pouvais passer des heures à chercher un autre hôtel, ou juste prendre celui-ci. J'étais fatiguée. Je verrai bien demain. Et au moins, j'avais un endroit pour dormir à Paris.

À contrecœur, je lui donnai les sous. Je montai et ouvris la porte de ma chambre. Elle était toute petite, mais propre.

Assise sur mon lit, je m'étirai. Bon. J'avais un endroit pour dormir, nul et moche, certes, mais au moins je ne dormirais pas sous les ponts et j'avais un travail. Pas mal pour une première journée.

Je sortis le petit bout de pain et de fromage que maman avait insisté pour que je prenne. Et je lui fus reconnaissante. Je mordis dans le pain en déballant mes affaires.

J'appelai maman pour qu'elle arrête de s'inquiéter. Bon. Je pouvais toujours rêver.

« Bonjour, maman, oui, je vais bien... Oui, j'ai trouvé une chambre... Là où le représentant de Papa va. Oui, c'est très bien et, en plus, j'ai trouvé du travail. Je suis habilleuse de théâtre. Et je suis l'habilleuse d'une star », j'ajoutai. Bon. Mes parents ne connaissaient pas le monde du spectacle, alors ils s'en fichaient, mais moi, j'étais fière.

Après avoir entendu encore une fois que j'allais tuer mon père avec ce comportement irresponsable, je raccrochai.

Je regardai ma montre et vis qu'il était seulement vingt heures. Fatiguée du voyage, je fis une petite toilette de chat en me nettoyant le visage et me mis au lit dans ma robe de nuit qui sentait la lavande. Demain allait être le premier jour du reste de ma vie.

Chapitre 2

Le lendemain matin, je finis le bout de pain et m'habillai rapidement. Une vieille paire de jeans, un T-shirt délavé et mes cheveux dans une queue de cheval. Je descendis la rue du Faubourg Montmartre en passant plein de petits cafés avec des hommes installés au comptoir pour prendre le café avant d'aller au travail. Il n'était pas huit heures et déjà, les rues étaient pleines de monde. On ouvrait les boutiques, et les étals s'installaient sur les trottoirs. Partout, des gens se saluaient, les voitures klaxonnaient les scooters qui zigzaguaient. C'était un joyeux chaos.

Je marchai tranquillement, en suivant mon application, jusqu'à la place Favart. C'était là où se trouvait le théâtre. Je regardai cette belle entrée avec ses escaliers, ses colonnes et ses dorures. Il était bien trop tôt, alors je m'assis sur les escaliers et pris mon portable pour voir une carte de Paris et étudier un peu le plan de métro. Ça pourrait toujours servir. Vers dix heures, je me levai. Les grilles en fer forgé étaient toujours fermées. Zut, forcément, c'était l'entrée des spectateurs, et à cette heure, il n'y avait personne. Il fallait que je trouve l'entrée des artistes. Je n'y connaissais vraiment rien.

Je contournai le théâtre et finis par trouver une toute petite porte sur le côté. J'aperçus un homme avec une énorme caisse à instruments entrer. Cela devait être là. Je pris une grande inspiration et poussai la porte à mon tour. Je me trouvai dans une toute petite pièce en bois avec un homme assis derrière une guérite. Il avait une barbe poivre et sel, et portait une chemise à manches courtes sur des bras potelés.

« Oui. C'est pourquoi ? »

— Aurore m'a dit de venir. C'est pour la position d'habilleuse.

— Ouais, c'est ça. Allez, zou. Filez. Je ne suis pas au courant.

— Mais Aurore m’a dit...

— Oui, Aurore dit beaucoup de choses, et moi je ne suis pas au courant, alors je ne peux pas vous laisser entrer, c’est comme ça. »

Est-ce qu’Aurore m’aurait menti ? Est-ce que je mettais fait avoir, avant même d’avoir mis le pied à Paris, comme mon frère me l’avait prédit ? Je soupirai.

J’allais rebrousser chemin quand Aurore entra à son tour.

« Oh, chouette, tu es vraiment venue. On peut se tutoyer, n’est-ce pas ? Alfred, c’est Mathilde, la nouvelle habilleuse de maman. »

Aurore était habillée en jeans avec un T-shirt à petites fleurs et une petite veste en jeans. Elle portait un sac à main avec une lanière en métal à l’épaule. La quintessence du chic parisien.

Alfred écarquilla les yeux, mais ne dit rien. Il se leva, frotta la main sur son pantalon à pinces et me la tendit. « Euh, désolée, mademoiselle, je ne savais pas.

— Pas de souci, vous faisiez juste votre travail, répondis-je.

— Bon, maintenant qu’Alfred te connaît, tu pourras rentrer comme tu veux. Bonne journée, Alfred.

Bonne journée, mademoiselle Aurore. » Il appuya sur un bouton.

Aurore poussa une petite porte sur la droite et monta des escaliers. Je la suivis jusqu’au premier étage. En haut des marches se trouvait une grande porte. Aurore la poussa et on se retrouva dans ce qui devait être les coulisses du théâtre. Tout était noir.

« Attends, on va pas avancer avant qu’ils ne rallument les lumières, c’est un peu dangereux. »

Je hochai la tête, même si elle ne pouvait pas me voir.

« C’est bon, rallume », hurla une voix venue d’en haut.

La lumière se ralluma et j’aperçus des lignées et des lignées de spots attachés sur des barres en métal.

« Viens, je vais te présenter aux techniciens », dit Aurore. Elle m’attrapa par le bras et on passa à côté d’un petit cubicule où se trouvaient des costumes sur des barres en métal, et un autre avec une table et plein de petits accessoires, des bijoux, une lampe de poche, un livre, des fleurs en plastique.

« Hé ! Jeff, je te présente la nouvelle habilleuse d’Estelle.

— Aff, tu l’as prévenue ? » dit Jeff en riant. Il avait un sourire malicieux,

et un rire communicatif. J'aimai tout de suite sa joie de vivre.

« Ne l'écoute pas. Estelle est difficile avec tout le monde. » Tout en parlant, on continuait à avancer le long de la coulisse.

« Euh, Estelle, c'est bien ta mère ? »

— Oui, mais ici, je n'ai pas envie qu'on me le rappelle chaque seconde, alors je l'appelle Estelle, comme tout le monde. Pas que ça change grand-chose. Enfin, si. Les gens sympas comprennent, les autres me le font payer.

— Comment ça ?

— Les petits rôles pensent que j'ai eu le rôle que j'ai juste parce que je suis la fille de la star.

— Mais ce n'est pas le cas ? »

Aurore haussa les épaules. « De toute façon, les gens aiment trouver et dire des choses méchantes sur les autres dans ce milieu, alors si ce n'était pas ça, cela aurait été autre chose. » Aurore s'arrêta devant un groupe, tous habillé de noir avec des ceintures lourdes de pinces et de petites tenailles. Elle sourit à un type pas très grand avec un visage tout rond. J'avais l'impression de l'avoir déjà vu quelque part, mais ce n'était pas possible, à part le portier de mon hôtel, je n'avais vu personne à Paris.

« Salut, Raphaël. »

Le Raphaël sourit. « Salut, Aurore. »

— Je te présente, Mathilde. La nouvelle habilleuse d'Estelle. »

Raphaël me regarda et hocha la tête. « Bien. Très bien. »

Notre petite marche nous fit arriver dans le foyer. C'était une grande pièce avec un parquet en bois. Il y avait une cheminée éteinte, et tous les musiciens avaient posé leurs caisses d'instruments à même le sol. C'était le chaos.

« Bon je vais te présenter à celle avec qui tu vas travailler. Viens. Là, c'est le foyer », dit Aurore en me pointant une pièce avec un parquet en bois où des robes des chaises étaient dispersées. « Et là un autre escalier pour aller aux loges. »

— Bon, je ne voudrais pas t'affoler, mais je suis un peu perdue. »

Aurore rigola. « C'est normal. Mais tu vas vite t'y faire. J'en suis sûre. »

On passa devant des loges où des voix de garçons se racontaient la dernière vidéo qu'ils avaient vue. Puis une autre où une multitude de filles rigolaient.

« Là c'est les choristes. Mais ils se prennent tous pour les prochaines

Maria Callas, si tu vois ce que je veux dire. »

Je hochai la tête. Pas envie de passer pour celle qui ne comprend rien.

On descendit un étage, et Aurore frappa à la première porte du couloir.

« Oui, entrez. »

Aurore poussa la porte et je la suivis. Je me retrouvai dans une pièce, avec un tapis rouge et un petit banc en velours. J'avançai encore et aperçus Estelle de la Boissière assise face à son miroir. Sur la table, il y avait plus de maquillage que dans une boutique spécialisée.

« Bonjour, maman. Je te présente ta nouvelle habilleuse », dit Aurore en soulevant un petit vase avec des fleurs dedans. « Elles sont jolies, ces fleurs. Qui te les a apportées ?

— Oh. Je ne sais pas. Tous les deux jours, il y a un nouveau bouquet de fleurs. Va me changer l'eau », dit Estelle à Aurore.

Aurore poussa un rideau qui cachait un petit cabinet de toilette avec un lavabo. Elle tapota un peu sur l'ampoule pour qu'elle s'allume.

Estelle se retourna et me scanna de haut en bas avec les lèvres pincées.

« Vous vous appelez comment ?

— Mathilde, madame.

— Vous savez faire quoi de vos doigts, Mathilde ?

— Je sais coudre.

— C'est tout ? »

Ça ne commençait pas très bien. Je serrai mes poches dans mes mains. Je voulais, je devais faire bonne impression.

J'ajoutai : « Je suis aussi quelqu'un de très discret, et d'efficace dans le travail. Je ne connais pas grand-chose au monde du théâtre, mais...

— C'est parfait, tu es prise. Va te présenter à la cheffe habilleuse. Et dis-lui que je te veux toi et pas quelqu'un d'autre. »

Sans attendre une seconde de plus, Aurore, après avoir posé le vase avec de l'eau fraîche sur la table, me fit un petit signe de tête et je sortis de la loge avec elle.

« Je ne comprends pas trop ce qui s'est passé.

— Je te l'ai dit, maman ne veut plus de gens de théâtre parce qu'elle pense que les habilleuses sont soit des actrices frustrées et donc ne vont pas la servir vraiment, soit des petites écervelées qui ne pensent qu'à se trouver un

crush. Tu n'es ni l'une ni l'autre, donc c'est parfait. Viens. Je vais te présenter à Séraphine. C'est la cheffe habilleuse. »

Quatre étages et un long couloir qui ne semblait jamais vouloir se terminer nous séparaient de l'atelier des costumes.

Je découvris une sorte de caverne magique. Il y avait des mannequins avec des pièces de tissu épinglées sur le corps. Des chaussures dans des boîtes, des chapeaux. Dans un recoin, j'aperçus plusieurs machines à coudre. La grande verrière illuminait les grosses tables en bois qui prenaient la moitié de la pièce. Plusieurs filles étaient déjà là et papotaient. Quand Aurore arriva, elles se turent.

« Bonjour, est-ce que Séraphine est là ?

— Oui, elle est dans son bureau », répondit une fille sans même regarder Aurore.

Alors on reprit le couloir en sens inverse et Aurore toqua à une porte.

« Entrez. »

En ouvrant la porte, je vis une grande bonne femme toute en rondeur avec des cheveux blonds, assise derrière un bureau.

« Bonjour, Aurore, qu'est-ce que vous voulez ? », dit-elle en posant son stylo.

« Bonjour. Je crois que j'ai trouvé votre nouvelle habilleuse. Je l'ai déjà présenté à Estelle et elle a accepté. »

La cheffe habilleuse fronça les sourcils. « Franchement, il faudra m'expliquer comment vous arrivez à faire accepter des choses à Estelle. Enfin. Si elle lui plaît, j'ai encore mon mot à dire. Vous pouvez nous laisser. »

Aurore sortit et Séraphine m'invita à m'asseoir.

« Bon. Parlons peu, mais parlons bien. Êtes-vous habilleuse professionnelle ? » Je rougis. « Je m'en doutais. Aurore a le chic pour trouver des personnes qui vont se faire manger tout cru par cette diva. Donc, ma petite, je suis un peu dans l'embarras. On ne va pas contre Estelle, mais moi, j'ai besoin d'avoir des gens qui connaissent le métier et qui n'ont pas les mains dans des moufles.

— Oh, pour ça, ne vous en faites pas. J'ai travaillé dans la boucherie familiale, alors je sais me comporter face à des gens, comment dire, un peu capricieux. »

Séraphine sourit. Évidemment, vendre de la viande n'avait rien à voir

avec habiller, mais n'importe quel argument était bon pour qu'elle veuille bien de moi.

« On va faire un essai. Aujourd'hui tu seras au service nettoyage, je verrai comment tu te débrouilles. Ensuite je te donnerai une conduite, c'est ce qui te dit où et quand tu devras faire un changement de costumes. Tu devras la suivre à la lettre. » J'acquiesçai.

« J'ai vraiment besoin de quelqu'un, alors on verra si c'est toi, mais je l'espère pour toi, comme pour moi. »

Elle se leva, je fis pareil et on partit toutes les deux vers l'atelier.

« Les filles, voilà Mathilde, dit Séraphine. Elle est la nouvelle habilleuse d'Estelle. Allez, tu vas au repassage. Tu sais repasser au moins ? »

Je fis oui de la tête. J'espérais juste que mon niveau serait suffisant.

J'entrai dans une petite salle adjacente où deux autres filles s'affairaient sous une montagne de chemises.

« C'est le travail de la matinée. Au boulot, les filles », dit Séraphine avant de quitter la pièce.

Je m'installai à une planche vide et pris une première chemise. Je regardai comment faisaient les filles pour repasser une chemise. Elles allaient tellement vite, c'était impressionnant. En moins de cinq minutes, elles avaient repassé trois chemises. Je fis comme elle, et commençai par le col, puis les épaules, pour finir avec le corps.

La fille avec des cheveux bleus à côté de moi sourit. « Toi au moins, tu apprends vite. La dernière habilleuse de star qu'on a eue commençait à repasser une chemise par le devant, alors une fois arrivée au col, il fallait tout recommencer. »

« Les filles, on arrête de bavasser ! » hurla la cheffe habilleuse de l'autre côté de l'atelier.

Je tendis mes épaules et tournai la tête dans la direction de la voix.

« T'en fais pas. Elle aboie, mais elle ne mord pas. Elle veut juste protéger son atelier, parce que si on ne fait pas le job, ben c'est elle qui prend, alors tu comprends, elle a intérêt à avoir des filles qui bossent bien », dit-elle en raccrochant sa chemise repassée sur le portant.

— Tu viens d'où ? » demande l'autre fille, par-dessus le bruit de la vapeur des fers et du mécanisme d'aspiration des tables à repasser

« De Rumilly, un petit village à la frontière suisse.

— Moi, je viens du Cantal, et je m'appelle Emma », dit la fille avec des cheveux bleus. Elle esquissa un sourire sincère, avec des yeux pétillants. Sur le champ, je sus qu'on pourrait devenir amies. Elle avait cette attitude positive et cette énergie que j'adorais.

« Et moi, c'est Sophie et je viens de Bretagne. Tu verras qu'à Paris, tout le monde prétend être parisien, mais, en fait, il n'y a presque pas de Parisiens véritables, on vient tous de la province. Mais ça, on ne veut pas le dire. C'est, celles qui veulent vraiment oublier d'où elles viennent se donnent des airs de Parisiennes. C'est à hurler de rire. Comme la maquilleuse, Aglaé. Elle est de Bordeaux, mais ça, elle ne veut pas le dire, alors elle a lâché son accent du Sud et a pris un accent parisien à couper au couteau, et, si tu lui demandes où elle est née, elle te répond, dans le 15e. »

Les deux filles éclatèrent de rire. Un rire joyeux et plein de vie.

Je souris. J'allais être bien ici. Je découvrais un monde où tout le monde se connaissait, mais où on travaillait dur et sans relâche. Cela me plaisait. C'était un peu un petit village, avec de l'aventure en plus.

Chapitre 3

Au bout de trois heures à repasser des chemises, entre la chaleur des presses et le bruit des fers, j'étais vannée. J'avais vu passer sous mes mains plus de chemises blanches, avec jabot, sans jabot, à col pointu ou Mao que de saucisses lors de la fête de la saucisse de Rumilly.

« Pause », hurla une fille dans l'atelier.

« Enfin », dit Emma. J'en pouvais plus. »

On monta un petit escalier en fer qui menait à une sorte de mezzanine illuminée par la baie vitrée du toit.

Une grande table avec deux bancs se faisant face était au milieu de la pièce. Les filles s'étaient installées avec leurs gamelles. Zut, je n'avais pas pensé au déjeuner.

« Viens, dit Emma, je vais partager avec toi. Et demain, tu amèneras à manger. Ici, on partage tout. Pas de chichi entre nous. »

Pendant la pause, j'écoutai les histoires des filles. Certaines avaient un crush et racontaient leurs sorties au cinéma ou au café.

« Tu as rencontré Estelle ? me demanda Emma.

— Oui. Elle est aussi terrible de ce que j'ai pu comprendre ? demandai-je.

— Pire, dit Emma. Hein, les filles, vous pensez quoi d'Estelle ?

— Horrible, une mégère, un dragon ! » Tous les pires descriptifs fusèrent.

« Si tu fais exactement ce qu'elle demande, tout ira bien. Jusqu'au moment où elle ne te dira pas quoi faire, et tu feras un truc qu'elle n'aimera pas et là, ta vie deviendra un enfer. Comme pour Aurore », dit Sophie en secouant la tête.

— Ah, bon, la vie d'Aurore est un enfer ?

— Imagine être la fille d'une star, qui n'a pas une seconde pour toi. Pire, qui n'arrête pas de te rabaisser. Franchement, j'aimerais pas être à sa place. En

plus, quand tu vois Estelle à la télé, elle est tellement sympa. Elle n'arrête pas de dire que sa fille est formidable et que maman, c'est son plus beau rôle, mais quand tu vois comment elle la traite. », dit Emma, en hochant la tête.

« Mouais, elle n'est pas à plaindre non plus », rétorqua une autre habilleuse en remuant son plat de nouilles chinoises. « Moi, je veux bien son chèque à la fin du mois, juste pour être la doublure de ma mère.

— Et la villa à Saint-Tropez, et les voitures et l'appartement en face de la Tour Eiffel », dit Sophie.

Et les conversations partirent sur le prix des loyers à Paris, bien trop chers, le prix de la baguette qui augmentait.

Je me penchai vers Emma.

« Et la cheffe habilleuse, elle ne sourit jamais ?

— Non. C'est pas son truc. Mais elle nous protège, alors on fait avec. »

Quand tout le monde eut fini de déjeuner, Emma fit couler le café et chacune prit une tasse qui se trouvait à côté de l'évier. Je me retrouvai avec une tasse avec une licorne dessinée.

« Ah, tu as la tasse de la dernière habilleuse d'Estelle. Elle est partie tellement vite qu'elle n'est même pas venue le récupérer. »

J'essayai de sourire, mais plus j'en apprenais sur Estelle, plus je me disais que ça n'allait pas être facile d'être à la hauteur.

— Allez au boulot », dit Séraphine en se levant.

L'après-midi se passa à repasser des petites pièces de costumes. Des nœuds papillons, des foulards, des étoles. Je n'avais jamais vu autant de bouts de tissu à repasser. À seize heures, j'étais épuisée. Mais ce n'était pas fini. Je m'installai à une grande table en bois dans l'atelier et pris une paire de chaussettes sur le tas à rapiécer. Je pris un œuf en bois que je mis dans la chaussette, pour faire une boule dure, et commençai à passer mon fil en ligne. Dans un sens, puis dans l'autre. Quand je repassais dans l'autre sens, je faisais attention de passer mon fil une fois au-dessus et une fois en dessous du fil pour reproduire une trame de tissu.

Vers dix-sept heures, la cheffe habilleuse vint me voir.

« Je vois que tu n'as pas menti, tu sais faire quelque chose de tes mains. C'est bien. Demain, il y a une répétition en costume. Viens. Je vais te faire faire le tour des loges. » Elle me tendit une feuille de papier. « Ça, c'est ta conduite.

C'est ce qui te dit où tu dois être, quel costume tu dois préparer, et quand se passent les changements. C'est un peu ta bible à toi, alors ne la perds pas et tu devras l'avoir sur toi tout le temps. » Elle m'expliquait cela tout en descendant les escaliers. « Il y a deux escaliers. Un à cour, et un à jardin. »

Je regardai Séraphine, totalement perdue. De quoi parlait-elle ? Une cour, un jardin dans un théâtre ?

« Ah, oui, le jargon du théâtre, dit Séraphine. Je t'explique. Cour et jardin, c'est la façon de dire côté droit ou côté gauche. Traditionnellement, une pièce de théâtre se passait dans une pièce d'une maison, et donc de manière imaginée, il y avait le côté cour de la maison et le côté jardin. Quand tu te places face aux spectateurs, comme un artiste sur scène, le côté cour est le côté du cœur. Cour, cœur, c'est facile à se rappeler. Et le jardin, ben c'est l'autre côté.

— Sympa comme technique.

— Et donc, pour continuer, du côté cour et côté jardin, il y a des escaliers qui mènent aux loges. Le premier étage a des loges juste côté cour, et le deuxième, des loges dans un couloir transversal et côté cour aussi. On va passer par là, puis redescendre. Comme ça, tu verras tous les chemins possibles pour arriver à la scène. Toi, tu t'occupes de la star. Si elle te fait des problèmes, tu me le dis. OK ? Ce n'est pas parce qu'on est une star qu'on doit traiter mal les gens, compris ? »

J'acquiesçai.

Séraphine frappa à la loge. Personne ne répondit. Elle prit une clé et ouvrit la porte.

« C'est la loge d'Estelle. Tous les costumes que tu vois à l'atelier devront soit se placer ici, soit dans la loge derrière la scène. » Elle referma la porte. Puis me fit faire le tour des autres loges.

Il y avait trois loges sur le même palier que celui d'Estelle, réservées aux premiers rôles et au chef d'orchestre. À l'étage, il y avait aussi trois petites loges pour les rôles secondaires. Dans le couloir perpendiculaire, les deux loges pour les chœurs hommes et femmes. Ils étaient entassés dans vingt mètres carrés à quinze. En suivant le couloir, on arrivait de l'autre côté de la scène. Je me rappelai que j'avais pris ce même chemin, mais en sens inverse avec Aurore ce matin.

On descendit jusqu'au foyer et encore un étage plus bas. Il y avait une

petite salle.

« Ici, c'est les danseurs.

— Euh, les danseurs et les danseuses ensemble ?

— Oui. On n'a pas la place autrement. »

On remonta à l'atelier.

« Allez tout mettre en place, les filles. Histoire que tout soit prêt pour demain. »

Je suivis le mouvement. Les filles prenaient chacune les affaires posées sur la grande table au centre de la pièce avec les presses à repasser. Il y avait là les chaussettes, les jabots, les étoles, les gants, et chacune se servait en fonction des comédiens qu'elle habillait. Je n'étais pas bien certaine de ce que je devais prendre. Alors j'attendis que tout le monde se soit servi pour récupérer ce qui restait sur la table. Je pris deux étoles en soie rose, une étole noire, des gants en dentelle, des bas. J'avais un panier pour tout mettre et il fut vite rempli. Je descendis dans la loge pour tout déposer avant de remonter pour prendre les robes. Le premier costume était une robe noire en soie qui tombait toute droite et qui brillait. Forcément, la veuve joyeuse dont Estelle tenait la vedette se devait d'avoir une robe de veuve. Même si, comme le nom de la pièce l'indiquait, cette veuve n'avait pas trop l'intention de pleurer sur son sort et la robe reflétait bien cet esprit de gaité avec ses rubans roses, et sa dentelle à l'encolure. Au bout de trois allers-retours pour prendre toutes les robes, j'avais enfin fini de placer tous mes costumes. Le premier costume et celui pour après l'entracte dans la loge et les autres dans la loge derrière la scène pour les changements rapides.

« Tu viens boire un coup ? demanda Emma.

— Oui, avec plaisir », dis-je avec un sourire.

On descendit ensemble les escaliers dans un joyeux vacarme.

« À demain, Alfred, dirent les filles en chœur.

— À demain, le poulailler », dit Alfred avec un sourire. Alors, Emma lui tira la langue.

On s'installa à un petit troquet juste à l'angle du théâtre. On récupéra des chaises en plastique rouge et blanc dont le siège était tressé comme de l'osier et on se serra à une petite table ronde en bois. On pouvait voir le boulevard avec ses voitures et ses passants aller et venir.

« Tu prends quoi ?

— Un café, s'il vous plait. »

Le garçon de café avec sa livrée et son tablier blanc hurla à l'homme derrière le bar. « Trois cafés et deux demis pour ces dames. »

Je souris. Ça y est, j'étais vraiment à Paris.